

**CHAPITRE 15**

**PREMIER MAI (1/2)**

Vingt-quatre actes et près de six mois de combat, nous voilà déjà fin avril et nous fêtons ça sous les fenêtres de nos médias préférés. Pour la première fois, j'utilise ma voiture pour me rendre à une manifestation. Garé quelque part dans le quinzième arrondissement de la capitale, je peux rejoindre le cortège qui s'agglutine devant le siège de BFM TV. Il n'y a pas grand monde. Tous les copains sont là cependant. Je les retrouve avec plaisir, et rapidement le flot s'ébranle le long du quai en direction du CSA. Le trajet n'est pas bien long, tant mieux puisqu'il se met bientôt à tomber des cordes. Au pied de l'immeuble butoir, vide comme il se doit de ses occupants de la semaine, l'ambiance n'est pas des plus joviales, détrempés que nous sommes pour une action toute symbolique dont nous savons que la portée sera nulle. Nous en profitons néanmoins pour tailler le bout de gras entre amis, au centre d'un triangle formé par des escadrons de CRS. Voulant surenchérir sur quelques slogans hostiles à la police, trois jeunes qui passent à quelques mètres de nous s'emportent et commencent eux aussi à fustiger les agents mais en leur qualité de « kouffars ». Mohamed reprend alors ses habitudes de grand frère de la cité et leur administre à la volée une petite leçon de citoyenneté que ces jeunes n'ont pas l'air d'apprécier. Ils laissent parler leur aîné, respectent leur coreligionnaire, mais on sent bien qu'ils n'ont pas prévu de tenir compte de ses paroles de bon sens qui les invitent à tourner leur rancœur contre le système, l'ennemi commun, plutôt qu'en fonction de critères religieux ou communautaristes.

Nous saluons évidemment Drouet et quelques autres. Je fais la connaissance de Safia, la pimpante et très énergique Safia qui fait un peu office d'attachée de presse du mouvement, sans que ce titre comme aucun autre d'ailleurs n'ait été à aucun moment officiel. Nous nous sommes abrités de la pluie sous l'auvent d'un kiosque à journaux à la sortie du métro Javel, d'autres stationnent sous les arbres tandis que la pluie continue de faire des claquettes. On dit que ça bouge à République, et le gros de la troupe s'enfonce dans le métro pour aller voir de quoi il retourne. Le centre de Paris étant difficile d'accès en voiture et la perspective de se garer impossible, je reste sur place avec Momo. Son bagout nous vaut des discussions avec de nombreux inconnus dans une ambiance bon enfant mais les lignes de policiers se rapprochent, imperceptiblement. Bientôt elles ceinturent le square qui abrite les derniers participants de cette journée de ce côté-ci de Paris.

Il nous faut quitter les lieux et, conformément à notre expérience, nous choisissons pour cela de nous diriger vers les gendarmes. Ils ne peuvent pas ouvrir de suite mais s'appêtent à le faire, il nous faut juste attendre un peu. S'ensuit une discussion très intéressante avec deux mobiles aux sourires francs et amicaux, sous le regard bienveillant de leurs collègues. En confiance, ils nous font clairement comprendre qu'ils ne sont dupes de rien, que les informations circulent chez eux autant que chez nous, qu'ils s'interrogent aussi sur le bien-fondé des ordres qu'ils reçoivent, ainsi que sur la légitimité de ceux qui les donnent.

Finalement, le cordon s'ouvre, et nous sommes presque déçus d'avoir à les quitter. Sur le chemin qui nous ramène à ma voiture nous faisons une pause dans un troquet le temps de faire le point sur le mouvement, ses succès et ses limites, parler de religion aussi. Momo est 100% patriote et 100% musulman, à moins que ce ne soit l'inverse. Lui et tous ceux qui lui ressemblent (ils sont nombreux) sont l'antidote parfait aux débats délétères sur l'influence de l'islam en France. Il est le premier à fustiger le rôle de l'Arabie saoudite dans la propagation de thèses dévoyées, à critiquer le travail de sape des Frères et les tentatives de certains, musulmans ou laïcards, de faire oublier que la France reste avant tout un pays de tradition catholique. Il est un exemple type de la « réconciliation » prêchée par Alain Soral sans la haine des Juifs qui va avec. Comme j'ai lu le Coran et qu'il connaît bien la Bible, nous pouvons aborder certains sujets précis. La discussion est passionnante mais l'heure avance, il faut rentrer.

Mercredi qui vient, c'est férié. Un moment idéal pour se retrouver au calme en famille ? Pas vraiment. C'est même carrément le contraire ! Le premier mai l'année dernière était déjà plus intense que les autres, comme un signe avant-coureur. Vers Austerlitz, les black blocs s'étaient regroupés pour mener une guerre ouverte aux forces de police. Sur le pont, nous avons assisté à des scènes qui préfiguraient les Gilets jaunes à venir tandis que place de la Contrescarpe, on s'en souvient, un certain Alexandre Benalla s'en donnait à cœur joie. Ce premier mai là promet d'être plus brutal encore, le niveau de conflictualité ayant singulièrement progressé dans le pays depuis que les luttes s'y sont retrouvées sous leur jaune étendard. Rendez-vous à Montparnasse pour midi disent les nôtres, et cette fois-ci je ne serai pas en retard, promis. Je veux être aux premières loges de la jonction que tout le monde attend depuis le 17 novembre, l'apport tant espéré des bataillons syndicaux dans la bagarre.

Nous savons que beaucoup de gilets jaunes sont membres de syndicats (mon Mohamed au premier chef, avec sa carte de la CGT) mais les centrales en tant que telles ont réagi à ce mouvement social comme on pouvait s'y attendre, hélas. Elles n'ont apporté aucune réponse, aucun support, aucune aide d'aucune sorte, même pas clandestine, à la marée jaune qui déferlait sur la France. Comme elles n'étaient pas à l'origine de cette fronde démesurée, les directions syndicales ont préféré s'en tenir à ce qu'elles connaissent. Au début du mouvement, les moins dignes se sont saisies des calomnies proférées à notre encontre (extrême-droite, homophobes, antisémites...) pour nous snober purement et simplement, tandis que d'autres craignaient de mettre le doigt dans un processus qui pourrait à terme voir leurs bases respectives les déborder.

L'histoire des syndicats de ce pays est assez claire. Jamais leurs directions n'ont impulsé un quelconque mouvement d'ampleur. 1936, 1947, 1968, elles ont toujours plutôt été dans la roue de bases qui menaçaient de les submerger si elles ne réagissaient pas promptement. C'est de nouveau le cas aujourd'hui et Philippe Martinez, le ténébreux moustachu qui préside aux destinées de la grande CGT, cristallise sur ses bacchantes les gouttes de cette eau tiède qui énerve tant les Gilets jaunes. On lui en veut presque plus à lui qu'au véritable « jaune » de service, Laurent Berger et sa CFDT paragon gouvernementale débarrassée depuis longtemps des oripeaux autogestionnaires de ses chères années 70. Berger n'est pas seulement le plus grand des vendus nationaux, il est aussi le président de la Confédération européenne des syndicats, le fourrier de l'eurosyndicalisme qui tient toutes les centrales du continent sous la coupe de ses subventions et autorise qu'on manifeste « pour les retraites » tant qu'on ne signale pas que leur destruction est programmée depuis des années par la Commission de Bruxelles.

On n'en pouvait plus d'attendre, et nous voici enfin le premier mai. La station Montparnasse a fermé alors que j'étais en approche, je dois donc me rabattre sur Denfert et terminer à pied. Le boulevard Raspail débouche au coin de la Rotonde, le restaurant préféré d'Emmanuel Macron, sa cantine du lundi soir jusqu'à ce qu'un incendie vienne le détruire quelques mois plus tard. Rien ne lui arrivera aujourd'hui puisqu'il bénéficie d'un traitement spécial : trois épaisseurs de CRS enserrent comme un gros cocon bleu foncé ce symbole de la gastronomie macronienne puisque c'est là qu'au soir du premier tour le président presque élu, du moins garanti de l'être face à la menace fantoche de la tribu Le Pen, était venu fêter son succès.

Lorsque je déboule sur le boulevard du Montparnasse vers midi trente, l'ambiance est déjà à son comble. Ça s'enjaille sévèrement au coin de la rue Vavin. Un camion de gendarmerie laissé sans surveillance est en passe de se faire retourner, sous des tirs tendus venus du trottoir opposé. Finalement, les gendarmes chargent pour faire fuir ces casseurs-là, et la foule se reforme derrière eux. Ils se retournent rapidement pour canarder face à la Coupole, l'autre brasserie cossue de l'artère avec la Closerie des Lilas un peu plus loin vers Port Royal.

L'affluence est totale sur le boulevard, on voit du monde compressé jusqu'à la place de la gare, au pied de la fameuse tour. Il n'y a que ce trou devant la rue Vavin, champ de tir entre forces de l'ordre et jeteurs de projectiles. En lisière se tient une drôle de construction sur roulettes faite de toiles et de bois, c'est le cygne noir des black blocs, conçu pour abriter leurs avancées ou leurs retraites puisqu'aujourd'hui ils ont visiblement décidé d'opérer à découvert. J'appelle Momo, il est au pied de la tour, de l'autre côté. Nous décidons de nous retrouver à mi-chemin, devant le cinéma, au début du boulevard. Cela implique de traverser le champ de tir, ce qui sera promptement fait à la faveur d'une petite accalmie. Comme devant l'avenue George V certains samedis, il faut avoir le sens du rythme et du comptage de salves pour savoir quand foncer tête baissée à découvert sans trop risquer l'ecchymose, le moignon ou le bandeau de pirate. Me voici de l'autre côté. La densité est telle que je peine à me frayer un chemin jusqu'à mon objectif. Lorsque j'y parviens, c'est pour constater que cette place du 18 juin 1940 est noire de monde, intégralement pleine comme un œuf. Les camions et autres ballons syndicaux avec musique techno intégrée font peine à voir au milieu de ces gilets jaunes nettement majoritaires, même si les gilets rouges des syndicats sont aussi présents en grand nombre. Nous voici donc tous réunis.

Momo arrive depuis l'autre côté de la tour, il doit lui aussi traverser une épaisse couche avant de pouvoir me rejoindre. C'est chose faite peu après treize heures, devant le fameux cinéma. Nous y retrouvons Jérôme, monté comme à son habitude sur un transformateur électrique pour haranguer la foule et la filmer pour son live. Côté Raspail, ça continue de tabasser, des effluves nous en parviennent lorsque le vent se retourne. J'attends un autre ami, Axel, c'est la première manifestation à laquelle il participe. Il ne va pas être déçu ! Lui aussi est quelque part dans les parages, bloqué dans la foule étouffante, il peine à s'orienter mais ça y est, il est en approche.

Pourquoi le cortège n'est-il pas encore parti ? « C'est qu'en fait, nous explique-t-on, les GJ ont dit 12h00, mais les syndicats ont négocié avec la préfecture un départ à 14h30. On est donc encore bloqué là au moins une heure ! » Une heure à ce rythme ? Ça va forcément dégénérer ! La marée humaine qui ne trouve pas à se déverser atteint un degré de chaleur indescriptible. Non loin de nous, au milieu des vagues, on discerne un petit atoll. C'est la chaise à porteurs du sieur Martinez entourée de sa garde prétorienne, le fameux service d'ordre (SO) de la CGT. Je

m'en faisais une idée fameuse qui sera rapidement démentie lorsque je me trouverai à leur contact mais pour l'heure je n'y pense même pas. Je cherche juste à comprendre par quelle absurdité on peut se retrouver à mariner à ce point dans notre jus sous les rayons du beau soleil de mai, et comment cet amas de chair acceptera de rester si longtemps compressé. Mon téléphone sonne, c'est Axel. « C'est bon, j'y suis. Le transformateur avec Rodrigues dessus ? Je le vois, c'est à quelques mètres, j'arrive ! ».

J'ai à peine le temps de raccrocher que c'est la déferlante. D'un œil, je vois Jérôme sauter au sol, de l'autre un déluge de munition pleuvoir sur nous. Le mouvement de foule qui commence est alors digne des pires psychoses. Je suis littéralement porté au-dessus du sol et plaqué contre un cordon solide. C'est le SO de Force ouvrière qui végétait non loin de là. De solides gaillards tout en épaules regroupés sous une large banderole. « Bras-dessus bras-dessous les gars ! On ne bouge pas ! » hurle leur chef avec une voix de légionnaire. J'aurais pourtant bien aimé qu'ils bougent. Dans un concert de cris d'effroi, je suis écrasé contre l'un d'eux par la masse rendue folle qui ne trouve aucune échappatoire. La pression est trop forte, ils doivent reculer, et moi avec qui ne suis maître de rien. Une cavité se forme toutefois derrière moi et me voilà décollé comme par l'effet d'aspiration. Le seul refuge immédiat qui s'offre à moi et à ceux qui m'entourent est l'auvent du cinéma, mais son hospitalité est trompeuse. En quelques secondes, il est plein lui aussi, et le gaz s'y accumule dans des proportions insupportables. L'air est littéralement irrespirable. Je vois des gens autour de moi tomber comme des mouches au sol, tandis qu'un grand type tente d'ouvrir la porte du cinéma à coups de pieds en hurlant. Derrière la vitre, les employés sont terrorisés, pétrifiés. Des visages collés aux carreaux, tordus de douleur, les supplient de leur donner l'asile. Quelques mètres plus loin, je verrai les images plus tard, un tabac qui a laissé rentrer quelques personnes baisse rapidement le rideau de fer sur elles tandis qu'un flic zélé tabasse tout ce qui dépasse encore, ventres, genoux et tutti quanti. Sous cet auvent, je tente de retenir ma respiration au maximum mais je n'y tiens plus. Je me vois moi aussi vaciller.

Je m'extrahis alors sans réfléchir, retourne à l'aveugle dans la mêlée le temps d'aviser sur ma droite ce qui ressemble à une sortie de secours. Il y a là en effet une petite impasse, je m'y jette au plus vite. Elle est pleine de convalescents qui reprennent leurs esprits, occupés à cracher leurs poumons assis par terre ou appuyés contre un mur. Dans un coin, des médecins portent les premiers secours à deux personnes allongées par terre. Je dégaine le téléphone pour savoir où sont les copains et comment ils se sont sortis de ça. J'en ai vu, des foules. J'ai fait partie de ceux qui se sont massés de bon cœur sous le pont de l'autoroute les soirs de match au Stade de France ou dans les plus gros festivals, j'ai connu les actes des débuts, et le 16 mars... mais là c'est vraiment la cohue la plus indescriptible que j'aie jamais vécue, et j'espère juste que ceux qui m'accompagnent aujourd'hui sont sains et saufs. Le premier à répondre est Mohamed, il a giclé dans l'autre sens au moment du premier impact, et se dirige maintenant vers mon impasse aux allures d'hôpital de campagne.

*La suite au prochain chapitre.*

Fabrice Grimal